

Sur l'avenir du livre: linéarité, tabularité et hypertextualité

Christian Vandendorpe
Université d'Ottawa

(Publié dans J. Bénéard et J.J. Hamm *Le livre. De Gutenberg à la carte à puce*. New York, Ottawa, Toronto: Legas, 1996, p. 149-155.)

Le premier âge du livre a été celui du volume sur papyrus (*biblios*), que l'on déroule au fil de la lecture. Celui-ci imposait une lecture linéaire, soumise au fil chronologique de l'inscription du texte sur le papyrus, qui pouvait faire de 10 à 40 mètres de long. Cette linéarité était si bien ancrée dans l'imaginaire que certaines écritures ne se sont pas détachées du *boustrophedon*, allant de gauche à droite pour la première ligne, de droite à gauche pour la suivante et ainsi de suite. Ajoutons qu'il n'y avait pas de séparation entre les mots, pas de ponctuation ni de division nette entre les paragraphes. Le titre lui-même n'apparaissait qu'à la fin, dans le colophon. En somme, l'écriture était encore bien inféodée à l'art de la parole, beaucoup plus ancien. Et le lecteur d'un rouleau se trouvait à peu près dans la situation de l'oral, où les informations sont communiquées dans une séquence temporelle intangible (ce qui ne veut pas dire qu'elles sont nécessairement organisées selon cette séquence).

Le deuxième âge du livre a été celui du *codex* réalisé sur parchemin. Avec cet ancêtre du livre actuel, le lecteur acquiert la possibilité de se déplacer à l'intérieur d'un ouvrage, d'en embrasser les diverses divisions, de retrouver facilement un passage antérieur, grâce à la division en pages. Cette nouvelle technologie permet à la lecture d'échapper en partie à la linéarité de la parole et de devenir quelque peu tabulaire. J'entends par là que le lecteur peut désormais circuler dans un livre en se laissant guider par divers points de repère : le repère du fil textuel, d'une part, et les multiples repères qui lui sont fournis par ces indices secondaires que sont la pagination et la division en sections.

Sous ce régime de la tabularité, la lecture se libère plus nettement des contraintes liées à l'écoute, ce qui, en retour, va permettre à l'écriture de se modifier aussi. En effet, grâce à cette évolution du support textuel, on observe au fil des siècles que l'art d'écrire va se détacher progressivement de la parole et incorporer à son être propre de plus en plus de

caractéristiques tabulaires. Le contenu du livre ne sera plus désigné sous le terme générique de *scripta*, écrits sans forme prédéfinie, mais sous celui de texte, qui est métaphore du tissage, avec ses trames qui défilent en parallèle. Les auteurs, qui avaient découvert la nécessité de hiérarchiser le livre en différentes parties (introduction, développement, conclusion) vont étendre ces jeux de hiérarchisation au plan du chapitre et, dans une certaine mesure, à celui du paragraphe.

Ce régime de lecture tabulaire va se renforcer et se généraliser avec l'apparition de l'imprimerie. On apprend ainsi l'intérêt de placer une citation en épigraphe sur laquelle on fera jouer le texte de tout un livre ou de chacun de ses chapitres. On se met à moduler les attentes du lecteur au moyen de sous-titres parfois très détaillés, comme le livre imprimé le fera systématiquement du XVI^e au XVIII^e siècle. Ce jeu se raffinera encore grâce à la mise en place de titres courants et de la division en chapitres. Aujourd'hui, dans un article savant ou une monographie scientifique, ces caractéristiques tabulaires sont renforcées par un résumé initial, par le jeu des intertitres, des notes infra-paginales, la présence d'index et de tables thématiques, de titres courants différents en page de gauche et de droite respectivement. Selon la convention MLA, ce régime tabulaire règle également la lecture des renvois bibliographiques, effectués par simple mention du nom de l'auteur et de la date de publication, ce qui suppose chez le lecteur l'aptitude à combiner des informations prises dans des tables différentes. Ces procédés de disposition du texte tendent à abolir la dictature d'un fil textuel linéaire et inscrivent l'acte de lecture sous le régime des entrées croisées, comme on le fait pour la lecture d'un tableau ou d'un graphique.

Il faudrait ajouter à cela la dimension typographique, que je ne ferai qu'évoquer. Tout attribut particulier donné à une lettre, un mot, une phrase — qu'il s'agisse d'un changement de police, de corps, de graisse, d'inclinaison ou de couleur — oblige le lecteur à faire intervenir dans sa lecture des dimensions tabulaires supplémentaires. Ces attributs rompent la linéarité du texte et de la lecture, et invitent à un balayage de la page et du livre en fonction de la dimension icônique. La graisse ou la couleur de tel ou tel mot va être interprétée en relation avec le fait que cet attribut se retrouve ou ne se retrouve pas dans les mots ou dans les pages environnantes. Et l'on sait combien cette dimension a été développée dans l'art du manuscrit médiéval, avec ses débuts de chapitre enluminés.

J'ai par là résumé à grand traits la mise en place de cet outil extrêmement raffiné qu'est le livre. Selon toute apparence, cette évolution s'est accélérée au cours des dernières années, comme si le livre voulait atteindre un sommet de perfection qui le mettrait à l'abri de la

concurrence. Je pense ici au magazine moderne, qui a repris tous ces procédés et les a encore enrichis : un article s'insère nécessairement à l'intérieur d'une rubrique; le texte principal est mis en résonance avec des photos et des intertitres; le recours à des encadrés permet de développer en parallèle des aspects particuliers soulevés par le corps de l'article. Cette séduction du tabulaire est si forte que même la réflexion philosophique y a eu recours : je pense ici à Derrida qui, dans *Marges* (1972), mène deux textes en parallèle. Mais c'est dans le livre documentaire que le tabulaire triomphe, qu'il s'agisse d'une encyclopédie ou de collections du genre *Découvertes* de Gallimard. Il faut assurément saluer ces efforts, qui tendent à faire du livre un compagnon encore plus séduisant.

Toutefois, avec la numérisation, le livre devrait connaître une mutation encore plus radicale que celle qu'il doit à sa transformation de *volumen* en *liber*. En fait, on assiste dès à présent à la mise en place d'un nouveau régime de lecture, dont on peut à peine prévoir les développements futurs. Trois grands traits me paraissent propres à le caractériser : ce régime sera hypertabulaire, multimédia et interactif.

Le livre numérique sera hypertabulaire.

Depuis quelques années, on assiste à l'élaboration d'un nouveau paradigme textuel: l'hypertexte. Dans ce nouveau mode de textualité, chaque paragraphe est considéré comme un noeud d'information autonome sur lequel peuvent pointer de multiples cheminements. Par ses liens hypertextuels, le livre informatisé encourage le lecteur à se construire un parcours textuel déterminé exclusivement par ses choix. Grâce à l'ordinateur, on pourra enfin échapper au régime de la séquentialité qui avait gouverné le monde de l'écrit pendant des millénaires. Pour l'auteur, cela constitue aussi une forme de libération: sa pensée, qui n'est plus assujettie à une exigence de linéarité, pourra s'épanouir sous la forme du fragment, chère à un Pascal, ou à un Barthes.

Mais hypertextualité ne signifie pas hypertabularité. En fait, même si ces deux termes s'opposent à la linéarité, ils ne le font pas d'une même façon. La tabularité désigne tout ce qui rompt la linéarité du prélèvement d'indices que le lecteur effectue en cours de lecture; elle consiste à faire intervenir dans l'établissement de la signification des informations puisées à divers niveaux de la matérialité du texte ou à des textes parallèles. Au contraire, l'hypertextualité, telle qu'elle a été pensée vers la fin des années quatre-vingt, consiste uniquement à rompre la linéarité de la séquence de lecture, ou plus précisément du fil discursif. Pour ce faire, ses tenants ont souvent tendance à rejeter du même coup tous les

attributs du livre classique — comme si ces attributs étaient uniformément linéaires et, du fait même, dépassés!

Il n'y a pourtant rien qui interdise au livre numérique de récupérer des indices tabulaires. Par essence, le livre numérique est déjà hypertabulaire : il se prête à une saisie en parallèle de tous les passages consacrés à une même question et permet leur mise en relation sur écran par divers procédés d'affichage. Certes, le lecteur perd dans la lecture sur écran les indices que lui donnaient ses perceptions tactiles sur les dimensions du volume, son poids et la position où il se trouvait dans la lecture du livre. Mais ce déficit sensoriel pourrait être comblé par des icônes qui le renseignent sur le nombre de noeuds parcourus par rapport au nombre total, et qui lui proposent une représentation visuelle de sa position dans l'ouvrage. (On a critiqué les icônes, mais l'icônique est une façon de compenser l'absence de nos autres champs de perception en renforçant les modalités d'appréhension globale de l'œil et en mettant à contribution la vision périphérique.)

Le livre numérique sera multimédia.

L'ordinateur étant capable de combiner le son, l'image et le mouvement, il n'y a pas de raison pour que l'on se prive de ces ressources dans la fabrication des livres futurs (si tant est que le mot *livre* soit encore adéquat ici). Aujourd'hui déjà, on trouve sur le marché des encyclopédies dans lesquelles le lecteur peut faire défiler une bande vidéo d'un extrait de film, entendre la voix d'un personnage historique, faire jouer une séquence animée pour reproduire un phénomène complexe (formation d'un ouragan, régime des marées, circulation sanguine).

Le livre numérique sera interactif.

Par là, j'entends la possibilité d'obtenir une réponse de l'utilisateur et de la traiter en fonction de paramètres prédéfinis. À la différence de l'imprimé, qui est statique, le numérique permet de prendre en compte l'action du lecteur. Ce dernier était jusqu'ici limité à la mise en relation des données visibles disposées sur la page (texte, typographie, éléments graphiques, mise en page). Désormais, le lecteur peut agir directement sur ce qui lui est présenté, et créer des événements sur la page en fonction de ses propres besoins d'information.

Cette caractéristique va transformer totalement la lecture. Certes, il restera une forme de lecture qui est essentiellement soumission au texte et par laquelle le lecteur recueille des informations ou cherche à se former une opinion ou, encore, confie la direction de son

imaginaire, pour un temps donné, à la magie d'une oeuvre romanesque. Mais, à côté de ces formes de lecture (que l'on ne peut certes pas appeler *passives*, mais où l'initiative du lecteur est limitée à la décision de lire ou de ne pas lire), d'autres formes de relation avec le texte sont en train d'émerger, dans lesquelles le lecteur peut faire entrer en ligne de compte ses désirs et ses réactions.

Là encore, le livre imprimé n'a pas déclaré forfait. On a vu apparaître depuis une quinzaine d'années des livres d'aventures calqués sur leurs prédécesseurs informatiques que sont les jeux de donjons et dragons, et où le lecteur doit choisir après chaque épisode une suite possible. Ces livres rencontrent beaucoup de succès auprès du jeune lecteur, qui apprécie la possibilité de devenir ainsi un actant du déroulement narratif, au lieu d'en être le simple spectateur. Ici encore, on peut voir que le livre est déjà en train de se transformer sous la pression du nouvel environnement culturel. Il essaie d'emprunter l'interactivité du médium numérique, tout comme il a déjà raffiné sa tabularité et son iconicité dans la bande dessinée. Parler du Livre comme s'il y avait un modèle commun est donc de moins en moins adéquat. La réalité de l'imprimé est en train d'éclater dans toutes les directions.

Mais, en matière d'interactivité, il est clair que le support numérique possède un avantage incomparable sur l'imprimé. Et c'est surtout dans le domaine de la formation que cette interactivité est précieuse et qu'elle va bouleverser ces vieilles forteresses de l'édition classique que sont les manuels.

En effet, le manuel présente ceci de particulier qu'il ne constitue pas une de ces innombrables situations de lecture gratuite, que le lecteur mène à son gré et dont il oublie souvent le contenu tout de suite après. Étant destiné à faire acquérir un savoir-faire à son usager, le manuel tend à contraindre la lecture de deux façons. La première est de faire en sorte que le lecteur comprenne le contenu d'une leçon donnée, qu'il s'agisse d'un principe, d'un ensemble de faits ou d'un fonctionnement donné. La seconde est d'assurer la mémorisation et la rétention par le lecteur de ces divers éléments. Cette seconde fonction est généralement prise en charge par ce complément indispensable du manuel qu'est le cahier d'exercices, qui propose des activités d'application, de façon à automatiser certains liens dans l'esprit du lecteur : que ces liens impliquent des opérations de calcul mental, d'analyse grammaticale, de nomination, etc.

Historiquement, la relation entre le manuel et le cahier d'exercices a souvent été problématique. Si le premier pouvait bénéficier de commentaires favorables, le second est

souvent taxé d'ennuyeux, de répétitif, d'inadéquat, d'abrutissant, etc. Or, je fais la proposition que l'avènement du multimédia est en train d'introduire un nouveau concept susceptible de résorber la tension entre ces Jekyll et Hyde de la pédagogie. Ce nouveau concept, c'est celui du manuel interactif. Grâce au support informatisé, en effet, le manuel peut désormais assurer sa double fonction de façon parfaitement cohérente et unifiée.

L'auteur du manuel peut s'assurer que l'utilisateur (ce terme me semble plus adéquat que celui de lecteur, trop restrictif) a compris les concepts présentés en lui faisant effectuer sur-le-champ des activités d'application. Il peut recourir abondamment à la méthode inductive, en faisant observer à l'élève des données et en lui proposant des façons de les organiser et de les analyser. En entrant une réponse à une question donnée, celui-ci peut déclencher une série d'actions diverses prévues par le programme : faire apparaître un commentaire, reprendre une explication, enchaîner sur une autre question...

L'utilisateur peut déclencher une séquence animée pour voir fonctionner un phénomène donné et la répéter à satiété, jusqu'à parfaite compréhension du mécanisme illustré par l'animation.

Il peut faire apparaître une information supplémentaire non visible lors de son arrivée à la page donnée : ce peut être une référence bibliographique, un supplément d'explication, une note biographique, etc. Par ses actions, il peut changer la police, la couleur ou le corps d'un mot ou d'une phrase, selon des paramètres prédéfinis par le programme.

Enfin, des exercices permettent à l'utilisateur de vérifier s'il a bien assimilé le contenu d'une section donnée et d'ancrer dans sa mémoire les automatismes y afférents. En sélectionnant les questions dans une banque, de façon aléatoire, l'ordinateur permet de doser le nombre d'exercices en fonction des besoins de l'utilisateur. Et ce dernier sait immédiatement si sa réponse est correcte ou incorrecte et, le cas échéant, il peut se faire expliquer pourquoi.

En bref, l'activité du lecteur peut être autrement sollicitée par l'ordinateur qu'elle ne saurait l'être par le papier. Alors que ce dernier est irrémédiablement inerte, le livre numérique peut comporter une dose d'interaction plus ou moins élevée. Le matériau linguistique y est intimement lié à du matériau visuel ou sonore. Le texte n'est plus ce fil linéaire qui reproduisait l'écoulement de la parole mais devient essentiellement partie d'un spectacle tabulaire, plein de surprises, quasiment animé d'un semblant de vie. À la limite, tout objet sur l'écran peut renfermer un autre objet à découvrir, que le lecteur fera apparaître par un

simple clic de la souris. Aussi ne peut-on pas dire qu'on va lire un didacticiel : on va plutôt y cheminer (ou y naviguer) en créant au passage des événements sur l'écran qui seront plus ou moins spectaculaires et mémorables.

Conclusion

Des civilisations ont été bâties sur le rêve totalisant du Livre unique. Manifestement, la civilisation qui émerge en cette fin de millénaire est aux antipodes de ce paradigme.

Ce qui est en train de se préparer, me semble-t-il, c'est non pas la disparition du livre, mais son éclatement. La réalité du livre, telle qu'elle a dominé notre civilisation, est en train de devenir polymorphe et de migrer dans toutes les directions. La typographie va certainement rester un élément commun aux nouvelles sortes de livres. Mais, l'icône, la couleur et l'animation vont y ajouter des dimensions importantes. S'il est probable qu'une partie de la production restera inchangée, on peut s'attendre à ce que certains ouvrages soient fournis sous deux formats : imprimé et numérique. Mais une fraction croissante de ce qui constituait jusqu'ici l'empire du livre va être entièrement absorbée par le numérique: il ne fait pas de doute que le cd-rom deviendra de plus en plus le médium de choix pour toutes les publications impliquant à la fois large volume de données et besoin d'indexage (bibliographies, annuaires, encyclopédies). Et tout contenu susceptible de profiter d'une interactivité avec le lecteur va entreprendre sa mutation sur ordinateur.

On peut prévoir que ces divers événements, qui se produisent à une vitesse foudroyante, vont avoir des répercussions sur la conception même que l'on se fait de la lecture. Pendant des millénaires, celle-ci avait été largement tributaire de l'écoute : l'oeil n'avait comme mission que de permettre l'oralisation du texte, soit qu'il s'agisse de lecture publique ou du phénomène bien documenté de la subvocalisation. Il y a à peine trois ou quatre décennies que l'on a pleinement pris conscience du caractère essentiellement visuel de la lecture et que l'École a adapté ses méthodes d'apprentissage en conséquence. Cette dimension visuelle de la lecture devrait elle-même se complexifier en fonction des nouveaux produits multimédia, dont la dimension sensorielle ferait rêver un enlumineur médiéval...